

Tina Modotti, la Madeleine communiste

C'est à l'historien et essayiste Charles Jacquier que nous devons la communication de ce texte, d'un très grand intérêt pour tous ceux qui s'intéressent à la personnalité et à la biographie de Tina Modotti, article non signé¹ paru 12 jours à peine après son décès à Mexico dans le numéro de la revue mexicaine Asi du 17 janvier 1942.

Qui a tué l'ancienne amante de Julio Antonio Mella ? Est-elle morte de mort naturelle ? A-t-elle été victime de la Guépéou ?

Il y a quelques jours, Tina Modotti, également connue sous le nom un peu trop commun de María Ruiz, est morte dans des conditions dramatiques et pour le moins mystérieuses. Elle est décédée dans un taxi alors qu'elle s'était fait conduire dans un hôpital. Crise cardiaque. Je ne veux pas mettre en doute les conclusions du médecin qui a pratiqué l'autopsie. Mais c'est involontairement que revient à ma mémoire la mort, il y a un peu plus d'un mois — survenue à La Havane, là aussi d'une crise cardiaque — de Maslov, l'ancien chef du communisme allemand, un des plus farouches adversaires du stalinisme, alors qu'il venait de recevoir le visa pour se rendre aux États-Unis. C'est aussi d'une attaque cardiaque qu'est mort, une heure après avoir prononcé un violent discours qui ne pouvait convenir à Staline, le célèbre Dzerjinski, fondateur de la terrible Tchéka qui deviendra plus tard la G.P.U. La liste de tous ceux qui, communistes ou anciens communistes, sont morts subitement, victimes d'une si terrible maladie, serait interminable. Je me limiterai ici à signaler un constat surprenant.



1 Charles Jacquier nous fait remarquer que dans ses *Carnets (1936-1947)* (Éditions Agone 2012), Victor Serge consacre un passage à Tina Modotti et commente sa mort, advenue le 7 janvier 1942, avec une remarque à la date du 6 mai 1942 où il indique : « Julian avait mentionné son nom à propos de la mort de Mella dans un article publié par Asi ». Il s'agit de Julián Gorkin (Benifairó de los Valles, Valencia, 1901 - Paris, 1987), journaliste et homme politique espagnol membre du PCE et du POUM, réfugié au Mexique de 1940 à 1948 où il fut le proche collaborateur de Victor Serge.

SOUVENIRS À PROPOS D'UN CADAVRE

Le nom de Tina Modotti connaît une soudaine célébrité à la suite de l'assassinat de son amant, le communiste cubain Julio Antonio Mella, survenu à Mexico dans la nuit du 10 janvier 1929. Tina marchait au bras de Julio Antonio. Des individus firent feu sur lui. Le jeune étudiant cubain tomba aux pieds de Tina. Elle, par contre ne reçut pas la moindre égratignure. Avait-elle été complice de l'assassinat ? Beaucoup d'encre a coulé à ce sujet. Le mystère n'a jamais pu être éclairci et il a accompagné Tina jusqu'à sa tombe. Mais on connaît aujourd'hui un peu mieux les terribles procédés que la G.P.U. était capable d'utiliser. On peut d'ailleurs apporter quelques compléments d'information à ce propos. Nous avons réussi à les recueillir auprès de personnes qui furent proches des circonstances du drame et qui n'ont plus maintenant de raisons politiques de les dissimuler.

On attribua le crime à Machado, le tristement célèbre dictateur cubain qui avait bien d'autres crimes sur la conscience. Comme tout bon dictateur, il pouvait compter sur bon nombre de sbires prêts à appliquer automatiquement ses ordres et même à les anticiper. Je me souviens d'avoir écrit quelques articles à Paris sur certains de ces crimes. Tout un travail souterrain s'organisait à Cuba contre le dictateur. On trouvait au sein de l'avant-garde, des communistes, jeunes en majorité, donnant des preuves de véritable courage et d'un grand esprit de sacrifice. Moscou voulait fomenter un large mouvement anti-impérialiste et communiste en Amérique latine et ne regardait pas trop sur les moyens financiers. La presse communiste européenne se chargeait chaque jour de parler de ce mouvement en l'amplifiant de manière excessive. Le nom de Machado était celui qui apparaissait le plus fréquemment dans les différentes et multiples diatribes ; ce qui avait le don d'exaspérer le dictateur au plus haut point. Au lieu d'assouplir les mesures de terreur, il les intensifiait. Il fit assassiner un bon nombre de militants communistes avant de jeter leurs corps à la mer pour aller nourrir les requins. On découvrit un jour un fait macabre. Au cours du dépeçage d'un requin, on avait trouvé dans son ventre un bijou en or avec des initiales. Sans se douter des conséquences, la presse cubaine lança la curieuse nouvelle aux quatre vents. Il se trouve que la bague avait appartenu à l'un des militants communistes que les sbires de Machado avaient fait disparaître. On put étouffer le crime à Cuba, un simple maillon dans une chaîne

faite de quantité d'autres crimes, mais ce ne fut pas le cas à l'étranger. Le fameux bijou trouvé dans le ventre du requin déclencha une campagne internationale qui fit trembler d'indignation toutes les personnes sensées. Les étudiants latino-américains résidents à Paris — j'en ai connu un très grand nombre — firent de ce bijou un étendard. Il paraît que Machado lui-même s'inquiéta de l'ampleur qu'avait prise la campagne.

Julio Antonio Mella se trouvait parmi les étudiants cubains qui luttèrent contre Machado. Il était étudiant et communiste. Son nom était complètement inconnu au sein du communisme international. Machado le fit emprisonner. Pourquoi ne lui a-t-il pas fait connaître le même sort qu'à tant d'autres. S'il était un ennemi dangereux, un braillard gênant, pourquoi l'a-t-il laissé en liberté et exilé à Mexico, pourquoi ne l'a-t-il pas fait assassiner dans son propre pays ? Ce n'eut été qu'un crime de plus s'ajoutant aux autres et il se serait ainsi évité la campagne internationale qui suivit lorsque l'assassinat fut commis à Mexico. Et surtout, Mella n'aurait pas été ce qu'il allait devenir par la suite : un célèbre martyr et un étendard.

MACHADO OU LA G.P.U. ?

Dans mon esprit, les questions précédentes n'excluent en aucun cas la responsabilité de l'implacable dictateur cubain. Qu'il ait été ou non l'inspirateur de l'assassinat de Julio Antonio Mella, cela ne peut laver son abominable mémoire. Devant la conscience de son pays et du monde entier, il n'a aucun salut possible. Cela dit, essayons d'entrer un peu plus dans des compléments d'information non dépourvus d'intérêts.

Expulsé au Mexique, Mella représentait le communisme avec Sandalio Junco, ancien dirigeant noir, passé aujourd'hui aux côtés de Grau San Martín, au sein du communisme mexicain. Il y avait au sein du communisme russe une intense lutte entre Staline, autour duquel la révolution se transformait en une dictature absolutiste, et ses opposants. Trotski, vaincu à l'intérieur du parti bolchévique et également dans l'État soviétique, avait été expulsé à Alma Alta avant d'entamer sa tragique pérégrination à travers l'Europe pour finir au Mexique. La crise du parti russe eut de profondes répercussions dans toutes les sections de l'Internationale communiste. Elles se trouvaient toutes divisées, en pleine scission morale ; la majorité choisirait plus tard le camp du vainqueur.

Mella s'est-il senti en désaccord avec la politique de Staline et a-t-il manifesté quelque sympathie pour l'opposition ? C'est ce que m'affirment certains militants communistes de ce temps-là, aujourd'hui retirés de la politique active. De tempérament exubérant, spontané, Mella ne cachait pas ses positions. Au cours d'une réunion du comité exécutif du Parti communiste du Mexique, le jeune communiste cubain fit état, paraît-il, de ses critiques et annonça son intention de démissionner. Un personnage important dans les rangs du mouvement communiste assistait à cette réunion : l'Italien Sormenti-Vidal qui avait adopté le nom de Carlos Jiménez Contreras. Depuis un an, il était le délégué permanent de l'Internationale communiste au Mexique. Dans une Internationale bureaucratisée, ces délégués étaient, et ils le sont encore, les véritables maîtres des sections nationales. Ils disposaient des fonds, des aides. Ils pouvaient destituer des comités entiers, expulser n'importe quel membre. Ils pouvaient même donner l'ordre d'assassiner... Il paraît que Sormenti lui dit froidement et fermement ce jour-là : « Tu sais bien que quand on occupe une position comme la tienne, on ne peut pas démissionner du Parti, si on en part c'est en étant expulsé ou mort. » Mella allait mourir assassiné le lendemain. Coïncidence ? C'est fort possible...

C'est fort possible, mais dans l'Internationale communiste des situations de ce genre se sont reproduites en de très nombreuses occasions. Je me contenterai de citer deux cas séparés par une période de sept ans. Ils concernent deux grands militants communistes allemands. Le premier est celui de Max Hölzt. Un type rebelle aux tendances anarchisantes qui passa plusieurs années en prison pour avoir participé en se distinguant à un mouvement insurrectionnel. Il y eut une formidable campagne en sa faveur semblable à celle qui s'organisa pour André Marty, le marin de la mer Noire. J'ai connu Max Hölzt à Berlin au début de 1929. De constitution robuste, homme entier, avec la tête solide et des gestes énergiques, il soulevait les masses dès qu'il apparaissait à une tribune. Son influence était énorme au sein du communisme allemand. Mais il n'avait pas la vocation d'un bureaucrate. Il n'était pas facile de le manipuler. Il avait trop de personnalité pour se laisser manœuvrer. On l'appela à Moscou. Il mourut dans un accident de canoë. On lui fit de grandioses funérailles. On exaltait régulièrement sa mémoire. En 1937, environ sept ans plus tard, on sut par d'anciens agents de la Guépéou qu'il avait été assassiné...

L'autre cas est celui d'Hans Beimler. On trouvait dans les Brigades internationales

qui partirent lutter en Espagne avec les terroristes de la G.P.U. les militaires russes et les aventuriers qui n'avaient rien à perdre, bon nombre d'idéalistes et de militants de très grande valeur. Ces hommes arrivaient vaincus par le totalitarisme dans leurs pays respectifs pour continuer leur lutte, mais enthousiastes et sincères, contre le totalitarisme et pour la liberté. Leur déception allait être immense en voyant qu'ils venaient se mettre au service d'une sombre manœuvre de spéculation politique organisée par Staline. Beaucoup d'entre eux se retrouvèrent en prison. D'autres furent tout simplement fusillés. Hans Beimler était l'une de ces authentiques valeurs du communisme allemand. Il est mort sur le front de Madrid en 1937. La presse stalinienne en fit un héros du prolétariat mondial. Une fois à Paris, quand il fut possible de s'exprimer librement, nous sûmes par plusieurs témoins que la balle qui l'avait tué ne venait pas de l'ennemi ; on la lui avait tirée dans le dos. Sur d'autres fronts, bien d'autres balles avaient été tirées de cette façon. Beimler avait commis deux graves délits : il n'avait pas caché ses réserves face aux monstrueux procès de Moscou ni son mécontentement sur la politique que le stalinisme appliquait en Espagne. C'est ainsi qu'il signa son arrêt de mort...

Nous pouvons mentionner une autre circonstance importante. Après avoir perdu l'espoir de la révolution mondiale immédiate, l'idée d'avoir des martyrs sur lesquels pouvoir spéculer pour organiser l'agitation et la propagande dans les milieux de l'Internationale communiste gagna rapidement du terrain : « Nous avons besoin d'un Liebknecht dans chaque pays important. » Telle était la consigne. Nombreux étaient les pays où bien sûr les forces réactionnaires se chargeaient de trouver des martyrs. En France, par exemple, il en fallait un. Entre 1925 et 1926, Zinoviev posa sérieusement la question. On pensa même à Jacques Doriot, le dirigeant le plus populaire parmi les communistes français. Quand ce dernier eut vent de l'affaire, il s'empressa de refuser un tel honneur. Nous pouvons affirmer la réalité suivante : tous les martyrs exploités internationalement par le stalinisme n'ont pas tous été victimes de la bourgeoisie réactionnaire. Certains en ont été ses propres victimes.

TINA MODOTTI A-T-ELLE ÉTÉ COMPLICE ?

On ne pourra peut-être jamais répondre à cette question avec certitude. Il y a maintenant douze ans que l'on discute sur ce sujet. Tina a emporté le secret dans

sa tombe. Mais il y a quelqu'un qui pourrait éclaircir le mystère et c'est sans doute celui qui a le plus d'intérêt à ce qu'il ne le soit jamais. Il s'agit de Carlos J. Contreras. Certains affirment que bien avant la mort de Mella, Contreras avait des relations intimes avec Tina Modotti, qui plus tard, deviendrait sa femme, sa collaboratrice politique et sa confidente. Dans tous les cas, certains faits sont exacts : les balles qui firent tomber Mella respectèrent Tina qui se trouvait à ses côtés la nuit du crime. Il y a aussi le témoignage de Valente Quintana, en ce temps-là, chef de la police secrète président d'honneur et fondateur du Casino de « Policia de México »². En présence de deux policiers, il fit une perquisition au domicile de Mella. Quintana affirmait « qu'en vérifiant la correspondance de Julio Antonio nous avons trouvé celle qui avait été envoyée au tribunal. Comme nous avons vu les affaires de Mella, j'ai demandé à voir le contenu de la mallette de Modotti et j'y ai aussi trouvé comme dans les affaires du Cubain le tracé exact du trajet que Tina et Mella avaient fait la nuit où on l'a assassiné ; le papier démontrait clairement qu'il avait été dessiné deux ou trois jours à l'avance. Ce fait avait suffisamment attiré mon attention pour que je me voie obligé de l'interroger afin qu'elle m'explique comment avait-elle pu dessiner un croquis de sa main en expliquant quelque chose qui ne s'était pas encore produit et qu'il était difficile de prévoir, d'autant plus qu'on avait signalé d'une croix sur le plan l'endroit approximatif où Mella était tombé sous les balles. » Un boulanger dont la boutique se trouvait à dix mètres de l'endroit où on a tué Mella, a déclaré l'avoir vu arriver avec Tina et d'autres individus en train de discuter et que l'un des dits individus sortit un pistolet et tira avec elle sur la victime, causant sa mort. Quintana arrêta Tina. La rapide intervention d'un juriconsulte influent³ permettra sa libération et la destitution du chef de la police qui avait conclu : « Je n'ai travaillé sur cette affaire que dix-huit heures et pendant ce temps-là j'ai signalé Tina comme coauteur et complice de l'assassinat de Mella ; en 1934, j'avais présenté une coupure du journal *El Excelsior* au licenciado Portes Gil, qui était alors le procureur de Justice, où il disait que la Sixième Chambre avait reconnu Modotti coupable de l'assassinat de Julio Antonio Mella si souvent cité. »

2 Il s'agit en fait du Casino de la Escuela de Policía de México, une école de formation des policiers de la capitale mexicaine créée en 1912 sous la présidence de Francisco I. Madero. Valente Quintana, qui le dirigea en 1930, créa le premier contingent de femmes policières.

3 L'auteur ne souhaite manifestement pas citer le nom de Diego Rivera. Voir *Tinísima* d'Elena Poniatowska, L'atinoir, 2014, pp 111-128. (N.D.T.)

Le mystère sera-t-il un jour éclairci ? Peut-être ne le sera-t-il jamais. Dans tous les cas, cela est devenu encore bien plus difficile avec la mort de Tina Modotti.

SORMENTI-CONTRERAS ET TINA EN ESPAGNE

Tina Modotti devait désormais accompagner pour toujours son compatriote Sormenti, alias Carlos J. Contreras, à travers les avatars de sa vie politique. Nous avons là quelqu'un qui a pu réussir l'incroyable prodige d'avoir été dans une période où presque tous les hommes de confiance de Staline ont disparu, certains destitués et d'autres morts, l'un des très rares qui a pu se sauver. Il a continué à noircir du papier à l'Internationale communiste et à la Guépéou. Et pour cela, ses mérites ont dû être immenses. Et nous savons bien ce qu'il faut entendre lorsqu'on parle de « mérites » dans l'organisation stalinienne russe et internationale.

Le couple des époux Contreras-Modotti se trouva en Espagne pendant la Guerre civile. Contreras eut le grade de « capitaine » comme David Alfaro Siqueiros eut celui de « colonel », même si l'un et l'autre ne furent que des touristes très éphémères sur les fronts. Contreras fut un des collaborateurs de confiance du chef des Brigades internationales, le député français et membre distingué du Présidium de l'Internationale communiste, André Marty qui disposait à discrétion de la vie des volontaires engagés dans les Brigades internationales. Il avait son quartier général à Albacete. Cette ville n'oubliera jamais son nom et ses actes. « Le Boucher d'Albacete », voilà ce que fut le sinistre surnom qu'il y gagna. Sormenti-Contreras était un de ses collaborateurs les plus proches. Il collabora aussi avec le commandant Orlof (Nikolski), chef de la G.P.U. en Espagne qui fut fusillé à son retour en Russie. Plus qu'un militaire, Sormenti-Contreras fut un agent actif de la G.P.U. Combien d'hommes aura-t-il envoyés à la mort ?

Tina Modotti fut une collaboratrice de la femme de Marty qui disposa d'un immense pouvoir. Elle avait la responsabilité de l'espionnage dans les milieux des Brigades internationales. Terriblement sectaire et d'une intelligence très limitée — j'ai personnellement eu l'occasion d'avoir affaire à elle, de même qu'à son mari en d'autres temps —, une simple dénonciation ou le moindre soupçon suffisait pour qu'elle envoie un homme à la mort ou dans une prison. J'ai personnellement connu

des idéalistes internationaux qui ont passé presque toute la guerre civile en prison selon le bon désir ou à la suite d'un ordre de la femme d'André Marty.

DÉNOUEMENT FINAL

Je connais ce détail d'une des amies intimes de Tina : après leur retour d'Espagne, si elle l'avait pu, elle se serait séparée de Sormenti-Contreras. Mais elle ne le pouvait pas. Trop de secrets les liaient l'un à l'autre. De terribles secrets capables d'user le cœur d'un être humain. Ce cœur a fini par éclater. Tina est morte. Elle était sans aucun doute une figure excessivement suggestive, mystérieuse. Une de ces figures qui réclament à cor et à cri un romancier de notre temps.

(Traduit par Jacques Aubergy.)